

Les Potins d'Uranie

L'Einstein du Merlion

AL NATH

JIM McCULLOGH observait les yeux verts du Merlion qui clignotaient au loin dans la nuit. Le paquebot glissait sans bruit sur les eaux calmes au milieu des fanaux d'embarcations de toutes tailles ancrées dans la rade. Bien que de relâche pour la journée, notre marin s'était levé tôt car il ne voulait manquer sous aucun prétexte le spectacle fascinant qu'était à chaque fois l'arrivée de nuit dans le port de Singapour.



Le Merlion de Singapour

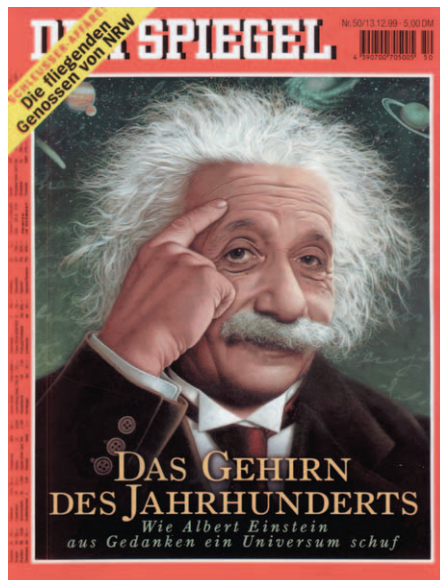
Il s'était placé au plus haut et le plus en avant possible du navire pour en jouir pleinement. Il distinguait déjà le ballet incessant des engins sur les quais couverts de colonnes de conteneurs. Rien n'arrêtait cette activité de fourmis insensibles au rythme diurne. Le temps de chaque navire à quai était précisément compté et tout espace libéré était rapidement réutilisé. L'envoûtement de Singapour commençait chaque fois par là pour notre marin.

Le Merlion était maintenant beaucoup plus proche et JIM McCULLOGH pouvait distinguer la forme de cette statue imposante élevée à une créature mythique, hybride de lion et de poisson, devenue la mascotte de Singapour. Cette ville-état d'environ 585 km², située à la pointe sud de la péninsule de Malaisie et dont le niveau de vie est le second en Asie après le Japon, rassemble environ trois millions d'habitants appartenant à différentes populations: chinois (76%), malais, indiens, eurasiens, plus une pléiade de groupes plus réduits.

Certes, le régime politique local est souvent critiqué par les adeptes des démocraties à l'occidentale parce que trop autoritaire¹: une «dictature bienveillante» empreinte de confucianisme dont les résultats tangibles font envie à bien d'autres pays. Outre la bonne santé économique déjà mentionnée, JIM McCULLOGH y appréciait l'absence presque totale de criminalité et, last but not least, la coexistence pacifique d'un éventail de communautés ethniques et religieuses très différentes, souvent en conflit dans des territoires voisins.

Notre marin aimait se promener dans les artères propres de la ville, utiliser les taxis courtois et honnêtes, ou

Couverture du Spiegel du 13.12.99 rendant hommage à ALBERT EINSTEIN.



encore se déplacer sans la moindre appréhension dans les transports en commun impeccables et efficaces. Lui qui parcourait sans cesse le monde avait rapidement fait de Singapour son étape favorite en cette partie du globe.

Souvent, lorsqu'il pouvait s'y arrêter pour plus d'un jour, il rayonnait depuis Singapour, notamment vers les villes malaises du détroit de Malacca. Cette voie d'eau, comme toutes les autres de la région, était toujours infestée de pirates, extrêmement bien équipés, ce qui obligeait les bateaux à certaines précautions, comme se déplacer en convoi et, la nuit, éclairer et surveiller leur coque, souvent par les moyens les plus modernes, pour éviter les abordages².

Le jour commençait maintenant à poindre. JIM McCULLOGH avait décidé que, cette fois, son étape serait culturelle. Une fois le navire accosté et les formalités de police et de douane complétées, il allait débarquer et passer une grande partie de la journée au Singapore Science Centre.

Le Singapore Science Centre est l'une de ces institutions, de plus en plus nombreuses de par le monde, qui offrent, aux jeunes et aux moins jeunes, une vaste gamme d'expériences interactives en sus d'activités plus classiques comme projections de films, séances de planétariums et autres immersions Omnimax.

JIM McCULLOGH prit grand plaisir à sa visite, aux films qu'il visionna, aux expériences où il se testa, et aux discussions spontanées avec enfants et adultes dans ce laboratoire de l'intelligence. Notre marin passait tout cela mentalement en revue sur son trajet de retour en métro entre les stations de Jurong East et Orchard.

Un élément pourtant l'avait perturbé: un mannequin articulé (ou bien était-ce un singe?) déguisé en Einstein montant et descendant sans cesse le long d'une corde verticale, suspendue non loin de l'Astro Shop. JIM McCULLOGH se demandait comment celui que les divers bilans récents avaient systématiquement consacré comme Le Génie du XX^e siècle³, comment la mémoire d'ALBERT EINSTEIN donc pouvait mériter un tel traitement.

¹ Il fut un temps où, à leur arrivée à l'aéroport international de Singapour, l'un des plus beaux du monde, les messieurs porteurs de cheveux trop longs étaient fermement invités à passer chez le coiffeur, sinon à reprendre l'avion...

² Absolument authentique en ce début de 21^e siècle!

³ Voir par exemple la page de titre du *Spiegel* en illustration.

⁴ POLLACK, A.: *Scientists are Sick and Tired of Being Bad Guys*, Intern. Herald Tribune (3 Dec 1998).

Cela lui rappela aussi un article⁴ qui soulignait comment les scientifiques en avaient assez d'être systématiquement décrits, surtout dans les films, comme des individus fous, mauvais, asociaux, maladroits, excentriques, etc. La question immédiate était: fallait-il blâmer uniquement les auteurs et réalisateurs pour cette peinture péjorative, ou bien les scientifiques étaient-ils aussi responsables de cette image?

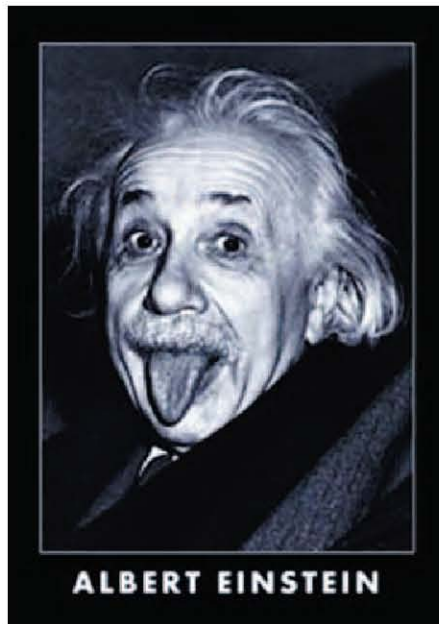
EINSTEIN lui-même fut probablement, du moins en partie, à l'origine du processus avec sa manipulation habile des médias naissants et de leur publicité excessive, en particulier aux États-Unis. Sa façon détendue de s'habiller et de se comporter, nouvelle pour l'époque, certaines de ses déclarations, ainsi que des photos pour le moins surprenantes qu'il permit de lui déclenchèrent l'hystérie de médias peu habitués alors à ce type de comportements de la part de scientifiques célèbres.

Dans certains milieux intellectuels de cette partie-ci du monde, il est devenu une mode bien ancrée de mal présenter. D'aucuns se sentent obligés de dévaloriser l'aspect extérieur, prétendant que ce sont les neurones cérébraux qui comptent. On peut certes en débattre, mais est-ce bien là la meilleure façon d'impressionner favorablement le grand public?

Nous avons vu pas mal d'endroits où le problème de l'image est délibérément ignoré. Les visiteurs et les médias, traités avec peu de considération, ne peuvent quitter ces institutions qu'avec le sentiment d'être passés par des lieux étranges – et ne peuvent donc que s'en faire l'écho.

Pas de malentendu cependant: il est bien évident que la chose la plus importante est le travail produit par les scientifiques et les résultats qu'ils obtiennent. Mais n'est-il pas incohérent d'entendre certains de ceux-ci se plaindre d'un soutien insuffisant de la société alors que les mêmes ne se préoccupent pas autant qu'il le faudrait de la façon dont cette société fonctionne?

Un ambassadeur avec d'importantes responsabilités dans des organisations internationales nous faisait récemment part de son embarras entre, d'une part, son propre intérêt et son souhait de soutenir les activités scien-



Einstein tirant la langue.

tifiques fondamentales et, d'autre part, ses difficultés pour trouver des chercheurs «présentables» dans différentes disciplines, y compris la nôtre, des personnes capables de sortir de leurs sphères de cristal, d'expliquer leurs travaux et besoins tout en prenant pleinement en considération les valeurs du monde extérieur.

En d'autres termes, comme le recommandait l'article lu par JIM MCCULLOGH, «une meilleure image des scientifiques et des ingénieurs pourrait conduire à ce que plus de jeunes gens se dirigent vers ces domaines et à un plus grand support du public pour des projets allant de l'exploration spatiale aux accélérateurs de particules.»

Il semble par ailleurs bien difficile de trouver le juste milieu entre, d'une part, le sérieux de la finalité de la science et de l'impact du progrès des connaissances sur l'avenir de notre monde et, d'autre part, un exposé attrayant et séduisant. Une mode actuelle met l'accent sur la présentation «ludique» des sciences, une mode fâcheuse, fortement critiquable dans ses excès, et critiquée par pas mal de responsables de par le monde ayant les mains dans le cambouis et faisant face aux réalités. Dans cette optique «ludique», comment les scientifiques pourraient-ils ensuite espérer être pris au sérieux par les décideurs et bailleurs de fonds puisqu'ils «jouent». Mais c'est là un tout autre débat sur lequel nous aurons sans doute l'occasion de revenir.

AL NATH